

EPREUVE ECRITE DE FRANÇAIS RESUME ET DISSERTATION

**par Dominique TYVAERT, Professeur Agrégé
en CPGE au Lycée Henri Poincaré de Nancy**

Les candidats ont probablement été surpris par la brièveté relative et la nature abstraite du texte. La première règle qu'il convient de respecter dans cet exercice de contraction est de ne jamais restreindre le temps nécessaire à une bonne compréhension. Il était clair que, cette année plus particulièrement encore, il fallait avant toute rédaction se livrer à une patiente et minutieuse lecture du texte. Rappelons en second lieu qu'il ne faut jamais, lors de la rédaction, reprendre les expressions et même les mots du passage proposé sauf exception rarissime concernant des termes techniques sans équivalents. Le principe même de la contraction est de réécrire dans son propre vocabulaire la substance même du texte à résumer. Pour mener à bien ce travail de réécriture, il faut d'abord bien saisir le mouvement principal de la réflexion à l'œuvre dans le passage. Il était aisé de repérer deux temps : 1/ la parenté étroite entre Epicure et Aristote dans leur commune opposition à Platon, 2/ la spécificité des positions d'Epicure par rapport à celles d'Aristote. Etant donnée la grande densité du texte surtout dans la première partie précédemment délimitée, il fallait synthétiser les points de convergence en une ou deux phrases. Cette opération impliquait évidemment qu'on se contente le plus souvent d'un mot pour condenser la signification de telle ou telle proposition du texte de base. De nombreux candidats n'ont pas su surmonter cette difficulté. D'autres – moins nombreux heureusement – ont plaqué sur le texte des informations sans rapport avec lui. Il n'y avait aucune raison de parler d'"amitié vertueuse", puisque J.C. Fraisse ne mobilisait pas ici la distinction aristotelicienne des trois sortes d'amitié. Soulignons ensuite qu'il s'agit aussi d'un exercice de formulation et que le jury valorise toujours dans une copie la propriété des termes et l'élégance des phrases. Il était maladroit de remplacer le mot "philosophie" par le mot "idéologie" : on pouvait facilement choisir des termes plus pertinents : "pensée" ou à la rigueur "doctrine". Le terme "observation" ne correspondait pas exactement à l'"activité théorique" ; il valait mieux utiliser l'expression "activité intellectuelle". D'une façon générale, il vaut mieux éviter les phrases trop longues, qui conduisent souvent à un propos lourd et confus. Des formulations concises et si possible bien enlevées sont nettement préférables. Le jury a constaté cette année que les limites imposées pour le résumé ont été souvent dépassées et que – plus grave encore – de nombreux candidats ont mentionné des décomptes tout à fait fantaisistes : dans une copie un décompte de 109 mots était indiqué, alors qu'il y en avait 210 ! Toute tentative de dissimulation en la matière est une entreprise parfaitement vaine et absolument inadmissible.

Malgré des exceptions malheureuses – encore trop nombreuses – les candidats semblent avoir compris que leurs réponses aux questions doivent être brèves tout en comportant néanmoins un minimum de justification. Compte tenu de la relative complexité du texte, le jury a établi une pluralité de réponses légitimes pour chacune des questions. Les candidats ont en particulier éprouvé quelques difficultés à répondre au premier temps de la deuxième question concernant "la ressemblance". L'opposition centrale des deux penseurs à Platon aurait dû retenir leur attention, quand bien même elle s'exprimait de différentes manières dans les deux premiers paragraphes. Certains candidats ont même purement et simplement omis de traiter cette partie de la question ; ils ont été bien évidemment sanctionnés.

On ne le dira jamais assez : il ne suffit pas d'avoir suivi et assimilé un cours, ou encore d'avoir lu et mémorisé telle publication pour affronter dans de bonnes conditions l'exercice de la dissertation. Il convient d'une part d'avoir lu soi-même – soigneusement – les œuvres du programme et d'autre part d'avoir pris l'habitude d'inventer soi-même là encore – pour chaque sujet – des éléments originaux de réflexion. La dissertation exige en effet de tout candidat une capacité à travailler des exemples précis et à agencer une méditation personnelle dans le cadre bien déterminé du sujet proposé. Etant donné le caractère apparemment très simple de la question posée cette année, le jury était légitimement porté à valoriser, au-delà des réponses prévisibles, la finesse dans l'analyse de tel ou tel passage et la capacité à articuler avec pertinence la référence aux différents auteurs. En d'autres termes, un simple catalogue ne permettait pas d'atteindre les très bonnes notes. Il fallait comme toujours problématiser son propos, confronter les différents auteurs, et construire un cheminement qui fait passer d'une perspective de réponse à une autre. Certes le libellé même de la question autorisait qu'on ne fasse pas nécessairement référence à tous les auteurs ; encore fallait-il le cas échéant expliciter les raisons d'une exclusion. Ajoutons qu'une mobilisation intelligente de tous les termes de la citation qui annonce le sujet constitue toujours une initiative heureuse. En l'occurrence, la question centrale "Quelles sont les différences en valeur ?" pouvait utilement être accompagnée de ces deux autres questions : "Y-a-t-il oui ou non différence en valeur ?" et "Sur quels principes reposent ces différences ?" Rappelons – encore une fois – que c'est toujours un mauvais plan de prendre en considération successivement les trois auteurs. Indiquons aussi qu'il est pratiquement désastreux, d'accorder le monopole de l'analyse juste ou de l'analyse tout court à un seul auteur ; de trop nombreux candidats se sont contentés de prendre en considération les trois types d'amitié selon Aristote comme unique principe organisateur de leur propos. Cependant, les plus mauvaises copies ont bien évidemment commis la faute la plus grave en sortant des limites du sujet. Elles ont négligé le mot "valeur" et se sont perdues dans un passage en revue de toutes les différences possibles.

Dans les lignes qui suivent, nous ne souhaitons pas induire les candidats en erreur en leur faisant croire qu'il n'y avait qu'une forme de développement possible ou encore que seules certaines remarques étaient autorisées. En littérature comme en philosophie, ce n'est jamais le cas et c'est toute leur dignité. La seule obligation est que chacun fournisse pour ce qu'il affirme des justifications recevables. Nous souhaitons donc simplement montrer que certaines pistes de réflexion étaient exploitables, parmi bien d'autres tout aussi légitimes. Il est évident qu'on pouvait distinguer une amitié parfaite ou encore authentique des autres formes d'amitié, où l'autre est instrumentalisé au lieu d'être respecté pour lui-même et servi comme tel. Sur ce point, Aristote et Gide semblent avoir des points communs puisque le développement de la vertu semble être le facteur discriminant ; encore fallait-il présenter les occurrences précises de cette similitude et dégager déjà certaines limites. Gide n'envisage pas aussi clairement qu'Aristote un lien pour ainsi dire irréversible entre les deux amis. Mais l'intérêt majeur des analyses de Gide est de montrer le caractère mêlé, complexe de toute relation amicale réelle. Pour lui, l'interférence du désir n'est pas simplement fondamentale dans l'amitié plaisante, elle l'est tout autant sinon plus encore dans l'amitié authentique : Gide ne croit pas à l'amitié pure aristotelicienne. Dans une perspective comparable, Beckett insiste lui aussi sur le caractère fondamentalement intéressé du rapport à autrui, précisément dans les amitiés apparemment les plus solides. Dès lors, il convient de se demander s'il faut abandonner l'idée même d'une hiérarchie entre différentes formes d'amitié ou s'il faut simplement modifier le principe de hiérarchisation. Il semblerait que la tendresse pour l'autre en tant que tel puisse être pris comme critère fondamental d'authenticité, que cette tendresse ait une finalité morale comme chez Gide et qu'elle n'ait aucune finalité de cette sorte comme chez Beckett. On pouvait analyser ici des exemples précis : des gestes de bienfaisance ou

plutôt de délicatesse ne manquent pas et ces gestes nous conduisent bien au-delà d'Aristote, où cette dimension de sensibilité extrême entre deux personnes n'est pas soulignée. Toutefois, cette attitude tendre est-elle réellement le cœur même de l'amitié, permettant de distinguer selon sa présence ou son absence l'amitié authentique des autres ? Rien n'est moins sûr chez Beckett, où la tendresse n'est qu'intermittente même chez les "meilleurs" amis du monde et où même pire, quand elle est présente, elle apparaît comme étant plus jouée que réelle. Le ressort de l'amitié serait alors plutôt le désir irrépressible d'avoir une relation d'entente avec quelqu'un associé à une volonté récurrente d'entretenir malgré tout cette relation. Il n'y aurait plus différentes formes d'amitié ; elle serait ou elle ne serait pas. Mais à y bien réfléchir, on pourrait considérer la relation de haine comme l'inversion pathologique de la relation d'affection et donc comme une manière déréglée d'assumer son désir de relation étroite avec autrui. Il était possible d'analyser en ce sens le lien étrange qui unit Pozzo et Lucky. La seule distinction légitime consisterait alors moins à opposer radicalement l'amitié et l'inimitié – ce que fait Aristote – qu'à voir dans cette dernière une forme perverse de la première.

Le jury apprécie donc surtout dans les dissertations la façon dont les candidats ont été capable d'exploiter leur connaissance des textes. Comme les "prouesses" sont rares en la matière, les correcteurs constatent au moins avec satisfaction que ces connaissances sont souvent tout à fait convenables. Mais ils réagissent vivement quand ils constatent des défaillances graves. Certes Pozzo est aveugle dans la deuxième partie de la pièce de Beckett, mais il n'a pas les yeux crevés. Dire que Passavant laisse la personnalité d'Olivier se déployer, c'est faire un contresens massif dans la lecture du roman de Gide. Quant à l'amitié plaisante selon Aristote, elle ne saurait être purement et simplement confondue avec le plaisir des débauchés ! Le jury constate toujours avec stupéfaction les fautes d'orthographe concernant les auteurs ou les personnages des œuvres à étudier. Pour ne prendre en exemple que la dernière œuvre du programme, les correcteurs ont pu lire "Becquet", "Godo", et "Pozzot" ! Il est très souvent opportun d'enrichir son propos en mobilisant sa culture générale. Mais il est fâcheux de manifester par là au contraire son manque d'instruction. Un candidat a cru bon d'évoquer la grande amitié entre Montesquieu et La Boétie !

La moyenne générale de l'épreuve a été de 9,17 sur 20.